



SARIT YISHAI-LEVI

La Belle de Jérusalem

ROMAN


CHARLESTON
POCHE

SARIT YISHAI-LEVI

LA BELLE DE JÉRUSALEM

Gabriela est issue d'une lignée de femmes maudites : chez les Ermoza, les peines de cœur se transmettent de mère en fille. Même la belle Luna, sa mère, qui fascinait tout Jérusalem par sa liberté et sa joie de vivre, a fini prisonnière d'un mariage sans amour.

Alors que cette dernière vient de disparaître prématurément, Gabriela se plonge dans le passé de celle qu'on surnommait la Belle de Jérusalem, et qu'elle n'a connue que froide et amère. Peu à peu se dessine sous ses yeux le portrait de quatre générations de femmes, malmenées par l'histoire, le poids des traditions, des superstitions et des secrets.

Sur fond de bouleversements historiques, de la gouvernance turque à la création de l'État d'Israël, une saga magistrale où les destins d'un peuple et d'une famille se confondent.

« Beau, envoûtant... un livre enchanteur. »
Haaretz

Sarit Yishai-Levi est une journaliste et autrice israélienne. Son premier roman, *La Belle de Jérusalem*, un best-seller en Israël, a reçu plusieurs prix littéraires, dont les très prestigieux Prix Or et Platine de la Publishers Association et Prix Steimatzky du meilleur livre de l'année.

Traduit de l'hébreu par Léa Drouet

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-666-0



9 782368 126660

9,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

**CHARLESTON
POCHE**

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Je me suis passionnée pour l'histoire tourmentée de cette famille. Luna, vive et indépendante, incarne une héroïne moderne qui essaie de s'émanciper du poids des traditions. J'ai trouvé le roman agréable à lire, fluide et bien rythmé. J'ai adoré suivre cette famille sur quatre générations, les voir évoluer, vivre et aimer au fil de l'histoire tourmentée de Jérusalem, véritable héroïne du roman ! »
Caroline, de @livredslapoche

« L'histoire est très convaincante et comporte un fond historique très intéressant. Une véritable invitation au voyage, des destins de femmes à travers les époques ainsi qu'un contexte historique qui mérite d'être mis en lumière. »
Jennyfer, de @books_owl

« J'ai beaucoup apprécié le style de l'autrice et le fait qu'elle intègre dans son récit des mots de judéo-espagnol. C'est un roman réaliste, qui dépeint la société juive de l'époque avec beaucoup de précision et qui m'a permis de découvrir un pays et une culture sur lesquels j'ai bien peu de connaissances. »
Laure, de @liseusehyperfertile

« Le dépaysement est total. Une immersion dans la culture juive sépharade, avec cette langue judéo-espagnole si caractéristique, ces fêtes et traditions religieuses. Mais surtout une très belle fresque de Jérusalem dans les années 1940. Une histoire où il est question de femmes, mais où la place des hommes est aussi importante, les points de vue oscillant entre chacun des protagonistes. Une très belle histoire de famille où trois sœurs resteront unies et soudées malgré les épreuves. Un roman poignant et envoûtant qui vous fera voyager jusqu'en Israël, entre guerre de territoire et amours interdites, entre traditions religieuses et malédiction familiale. Beau et percutant. »
Auréli, de @aurelivres57

« J'ai lu avec intérêt l'histoire de cette famille. J'ai été immergée en Israël, j'ai pu sentir l'odeur des épices, je me suis baladée à travers les rues de Jérusalem et de Tel-Aviv. Une belle saga familiale comme je les aime. À découvrir ! »
Célia, de @ladybooksss

« J'ai aimé l'atmosphère pittoresque de la ville de Jérusalem, le dialecte juif sépharade empreint de langue espagnole. L'autrice a su distiller tout le long des éléments culturels qui rendent le roman dépaystant et riche. »
Soraya, de @soraya_bouquine

« Une magnifique histoire de destins de femmes. Le fond historique est très bien dosé, ni trop peu ni pas assez. J'ai trouvé ce livre fascinant. »
Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« C'est un drame familial qui rejoint le drame humain des différentes guerres et conflits qui ont créé cet État. J'ai beaucoup aimé ce roman et j'ai vibré avec les personnages. Ce livre m'a bouleversée. »
Marie-Anne, de @maddysbook

« Chaque personnage par ses blessures devient attachant, et l'autrice a su exprimer toute la complexité de leurs sentiments. Un roman fort, touchant et émouvant, que je ne peux que vivement recommander pour partir à la découverte de la création d'Israël mais aussi de la condition des femmes à travers plusieurs destins croisés. »
Debora, de @debora.moloc

« Un roman sur la transmission familiale et les coutumes locales totalement happant. Une magnifique découverte ! »
Jessica, de @the.eden.of.books

« Une lecture dont l'on ressort un peu plus riche. Je vous conseille La Belle de Jérusalem si vous désirez en apprendre un peu plus sur l'État d'Israël, son histoire et ses coutumes : avec ce roman-fleuve, l'immersion est totale ! »
Lise, de @douceur_de_lire

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA BELLE
DE JÉRUSALEM

Titre original : מלכת היופי של ירושלים

Traduit de l'hébreu par Léa Drouet

Copyright © by Sarit Yishai-Levi and Modan Publishing House Ltd
Publié avec l'autorisation de l'institut pour la traduction de
la littérature hébraïque (The Institute for the Translation of
Hebrew Literature).

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-666-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de
notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande
attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Sarit Yishai-Levi

LA BELLE DE JÉRUSALEM

Roman

*Traduit de l'hébreu
par Léa Drouet*


CHARLESTON
POCHE

Peu de temps avant mon dix-huitième anniversaire, ma mère, Luna, nous quitta. Un an plus tôt, alors que nous déjeunions en famille et qu'elle nous servait son fameux *sofrito* accompagné de petits pois et de riz blanc, elle s'était laissé tomber sur sa chaise en disant : « *Dio santo*, je ne sens plus ma jambe. »

Ce jour-là, mon père continua de lire son journal sans lui prêter attention. Mon petit frère trouvait cela très amusant.

« Maman a une jambe de pantin, dit Roni en la secouant sous la table.

— Ce n'est pas drôle, s'énerma ma mère, je n'arrive pas à poser le pied par terre. »

Papa poursuivit son repas, et moi aussi.

« *Por Dio*, David, je ne peux pas tenir sur ma jambe, elle ne m'obéit plus. »

Elle était au bord de la panique. Mon père finit par décoller les yeux de son journal.

« Essaie de te lever », suggéra-t-il.

Elle ne parvenait pas à se tenir debout sans s'accrocher à un coin de table.

« Il faut t'emmener au dispensaire, tout de suite. »

Mais à peine la porte franchie, sa jambe recommença à lui obéir. Elle la sentait à nouveau et s'appuyait dessus comme s'il n'était rien arrivé.

« Tu vois, ce n'est rien, déclara mon père. Tu es hystérique, comme d'habitude.

— C'est ça, hystérique, rétorqua Maman. Si c'était toi, on aurait entendu la sirène de l'ambulance depuis Katamon. »

L'épisode passa sans laisser de traces, si ce n'est que Maman ne cessait de le raconter à Rahelika, à Beki, et à tous ceux qui voulaient bien prêter l'oreille.

« Ça suffit ! s'énervait Papa. Combien de fois encore va-t-on entendre l'histoire de ta jambe de pantin ? »

C'est alors que survint le deuxième incident. Maman revenait de courses et juste avant d'entrer dans la maison, elle tomba et perdit connaissance. Cette fois, on appela une ambulance qui la transporta à l'hôpital Bikour Holim. Les médecins lui diagnostiquèrent un cancer et comme elle ne pouvait ni tenir debout ni marcher, il fallut l'installer sur un fauteuil roulant. À partir de ce jour, elle commença à se taire. Surtout avec Papa. Il lui parlait et elle ne répondait pas. Ses sœurs, Rahelika et Beki, délaissèrent mari et enfants pour s'occuper d'elle pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Malgré leurs supplications, elle refusait de sortir de la maison, honteuse à l'idée d'être vue en chaise

roulante, elle qui avait les plus jolies jambes de tout Jérusalem.

J'avais beau avoir le cœur endurci, c'était déchirant de voir Rahelika lui éplucher une orange, son fruit préféré, en l'implorant de la manger, et Beki lui appliquer délicatement du vernis rouge sur les pieds et les mains car, même malade et affaiblie, elle mettait un point d'honneur à avoir les ongles faits. Rahelika et Beki s'efforçaient de se comporter normalement, comme s'il n'y avait rien de grave, et « jacassaient comme des pies », pour reprendre l'expression de grand-mère Rosa. Seule Luna, d'ordinaire la plus bavarde des trois, se taisait.

La nuit, elles se relayaient pour rester auprès de Maman, qui dormait désormais au salon dans le canapé convertible entouré de chaises pour l'empêcher de tomber.

Mon père la conjurait de regagner le lit de leur chambre à coucher, proposant de s'installer dans le salon, mais elle s'obstinait.

« Elle dit qu'elle manque d'air dans la chambre, expliquait Rahelika à Papa. Et mieux vaut que toi au moins tu dormes correctement, tu dois prendre des forces pour t'occuper des enfants. »

Sauf que Roni et moi, on n'avait pas besoin qu'il s'occupe de nous. On profitait de ce que tout le monde s'affairait autour de Maman pour prendre le plus de libertés possible et traîner dehors. Roni préférait la compagnie des garçons de son âge chez qui il passait toutes ses journées, et souvent aussi la nuit. Quant à moi, je ne quittais plus Amnon, mon amoureux. Ses parents tenaient une librairie dans le centre et sa sœur était déjà mariée, si bien que nous

avions leur grande maison de la rue Hamaalot pour nous tout seuls. Si mon père s'était soucié de savoir ce que je faisais après les cours, s'il avait appris ce que nous combinions, il aurait démolé Amnon et m'aurait expédiée au kibboutz.

Lorsque je rentrais tard à la maison, Maman ne me traitait plus de fille des rues et ne me menaçait plus d'un « Attends un peu que je dise à ton père à quelle heure tu es rentrée ». Elle ne me jetait même pas un coup d'œil, se contentant de rester assise dans son fauteuil roulant à regarder dans le vide ou à parler à voix basse avec l'une de ses sœurs, les seules à pouvoir lui tirer un mot de la bouche. Papa préparait le dîner et lui non plus ne me posait guère de questions, il ne cherchait pas à savoir ce que je faisais. Apparemment, ça arrangeait tout le monde que je passe le moins de temps possible à la maison, histoire que je n'aie pas énervé ma mère, à qui je ne laissais aucun répit même depuis qu'elle était en fauteuil roulant.

Un après-midi, alors que je m'apprêtais à sortir pour retrouver Amnon, Rahelika m'arrêta.

« Je dois absolument faire un saut à la maison, me dit-elle. Reste avec ta mère jusqu'à ce que Beki arrive.

— Mais j'ai un examen ! Je dois aller étudier chez une amie.

— Invite ton amie et étudiez toutes les deux ici.

— Non ! »

La voix de ma mère, qu'on n'entendait quasiment plus à l'époque, nous fit sursauter.

« Tu n'invites personne ici ; si tu veux, vas-y, je n'ai pas besoin que tu t'occupes de moi.

— Luna, tu ne peux pas rester seule, intervint Rahelika.

— Je n'ai pas besoin d'elle pour me tenir la main. Je n'ai pas besoin que Gabriela s'occupe de moi, ni toi, ni Beki, ni le diable. Je n'ai besoin de rien, laissez-moi en paix !

— Ne t'énerve pas, Luna. Ça fait déjà deux jours que je n'ai pas vu Moïse et les enfants, je dois vraiment passer à la maison.

— Fais ce que tu veux, répondit-elle avant de se renfermer à nouveau dans sa coquille.

— Dieu me pardonne mes péchés ! » s'exclama Rahelika en se tordant les mains.

Je n'avais jamais vu ma tante aussi désespérée, mais elle se ressaisit immédiatement :

« Toi, tu restes à côté d'elle, m'ordonna-t-elle, et tu ne bouges pas d'un pouce. Je fais un saut à la maison et je reviens tout de suite, et ne t'avise pas de la laisser seule même une minute. »

Elle tourna les talons pour sortir et, à mon grand désarroi, je me retrouvai seule avec ma mère. La tension était palpable. Ma mère, le visage hostile et contrarié, était assise sur son fauteuil roulant, et moi j'étais plantée au milieu du salon comme une idiote. À cet instant, j'aurais été prête à tout pour ne pas rester seule avec elle.

« Je vais réviser dans ma chambre, je laisse la porte ouverte. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi.

— Assieds-toi », m'ordonna-t-elle.

Quoi ? Elle me disait de m'asseoir, seule avec elle dans la pièce ?

« Je veux te demander quelque chose. »

Je me crispai. Maman ne me demandait jamais rien, elle se contentait de me donner des ordres.

« Je te prie de ne pas amener d'amis ici. Jusqu'à ce que je meure, je ne veux voir aucun étranger dans cette maison.

— Comment ça, jusqu'à ce que tu meures ? »

J'étais tellement paniquée que la seule façon de repousser ses mots, c'était de répondre par une phrase dont je fus moi-même sidérée :

« Tu verras, tu nous enterreras tous.

— Ne t'inquiète pas, Gabriela, c'est toi qui m'enterreras », murmura-t-elle.

La pièce était trop étroite pour nous contenir toutes les deux.

« Maman, tu devrais remercier le ciel. Il y a des gens qui attrapent le cancer et meurent tout de suite. Toi, le Seigneur t'aime bien, tu parles, tu vois, tu vis.

— Tu appelles ça vivre ? Je ne peux souhaiter cet état qu'à mes pires ennemis, je suis une mortevivante.

— C'est toi qui choisis de prendre les choses de cette façon, répondis-je. Si tu voulais, tu pourrais t'habiller, te maquiller et sortir de la maison.

— Oui, bien sûr, marmonna-t-elle rageusement, sortir de la maison en chaise roulante.

— Ton ami, le rouquin qui partageait ta chambre d'hôpital pendant la guerre, il était bien en fauteuil roulant et je n'ai pas le souvenir qu'il soit resté cloîtré chez lui. Il souriait tout le temps, je me rappelle. »

Ma mère me jeta un regard incrédule.

« Tu te souviens de lui ? demanda-t-elle tout doucement.

— Évidemment que je me souviens de lui ; il m'installait sur ses genoux et me faisait tourner sur son fauteuil, comme dans les autos tamponneuses à la fête foraine.

— La fête foraine, murmura-t-elle. Le train fantôme. »

Elle fondit en larmes en me faisant signe de sortir de la pièce, de la laisser en paix.

Inutile de dire que je décampai. C'était trop pénible d'affronter cette conversation presque intime entre nous, la seule qui eût jamais ressemblé à une discussion entre mère et fille, et qui s'était elle aussi terminée dans les larmes.

Ma mère sanglotait comme une pleureuse à un enterrement, sa voix montait et redescendait et moi, je me bouchais les oreilles dans ma chambre. Je ne pouvais pas supporter ses gémissements désespérés, ses lamentations atroces. Je n'avais pas le courage de me lever pour la prendre dans mes bras et la réconforter.

Des années plus tard, j'allais regretter ce moment. Au lieu de s'ouvrir, mon cœur s'était refermé. Ce jour-là, allongée sur le sol froid de ma chambre, les mains sur les oreilles, je criai en silence : *Seigneur, fais-la taire, s'il te plaît mon Dieu, fais-la taire.* Et le bon Dieu, dans sa folie, m'exauça. Dans la nuit, on entendit l'ambulance, toutes sirènes hurlantes, s'arrêter dans un crissement de pneus devant notre maison. Quatre hommes costauds grimpèrent les cinquante-quatre marches jusqu'au dernier étage, l'étendirent sur un brancard et l'emmenèrent à l'hôpital. Sur la table d'opération, les médecins découvrirent à leur grande horreur que son corps était rongé de l'intérieur.

« C'est fichu, me dit mon père. Ils ne peuvent plus rien faire, ta mère va s'en aller. »

Bien des années après sa mort, lorsque je réussis à lui faire de la place dans mon cœur, à la connaître et à l'accueillir, ma tante Rahelika me révéla le secret de ses tourments, sa souffrance jamais apaisée, mais il était trop tard pour réparer ce qui s'était brisé entre nous.

Je suis une fille de l'automne, moi, je jaunis avec la chute des feuilles. Je suis née sur ses marches, à deux pas de l'hiver.

Enfant, j'attendais la première ondée et l'éclosion des scilles. Je me précipitais dans les champs, me roulais dans l'herbe mouillée, j'appuyais mon visage contre la terre et respirais le parfum de la pluie. Je ramassais des tortues et caressais leur carapace dure avec mes doigts fins, sauvais des nids de bergeronnettes tombés de l'arbre, cueillais des colchiques et des crocus et suivais les limaces qui envahissaient les champs avec la première averse.

Je disparaissais pendant des heures et ma mère, persuadée que j'étais chez mes grands-parents, ne me cherchait jamais. Quand je rentrais à la maison couverte de terre humide collée à mes vêtements, une tortue effrayée à la main, elle me fixait de ses yeux verts et marmonnait, dans un chuchotement qui résonnait comme l'écho d'une gifle :

« Tu es vraiment étrange. Comment, mais comment, ai-je pu mettre au monde une fille comme toi ? »

Moi aussi, je me posais cette question. Elle était si mince, si délicate, portait toujours des tailleurs bien coupés qui soulignaient sa taille de guêpe et des talons aiguilles comme dans les magazines en couleur de Sarah, la couturière, qui fabriquait toutes ses robes en copiant celles des actrices d'Hollywood.

Il fut un temps où Maman nous faisait confectionner exactement les mêmes, même tissu et même coupe. Elle me passait la robe en me recommandant cent fois de ne pas me salir, attachait un ruban assorti dans mes boucles rousses, faisait briller mes chaussures vernies avec un peu de salive, et nous descendions toutes les deux, main dans la main, au café Atara juste à côté de chez nous, dans la rue Ben Yehouda. Mais comme je salissais systématiquement mes robes et ne les traitais pas avec le respect qui leur était dû, elle finit par renoncer. De même qu'elle cessa de m'acheter des chaussures blanches vernies et des collants de mousseline. « Quel genre de fille tu fais ? Misérable ! Tu ne seras jamais une lady. C'est à se demander si tu n'es pas née dans le quartier kurde », disait-elle, et c'était la pire insulte dans sa bouche car, de toutes les communautés, c'étaient les Kurdes qu'elle détestait le plus.

Je ne comprenais pas pourquoi elle les haïssait à ce point. Même grand-mère Rosa ne les détestait pas, du moins pas autant que les Anglais. Je ne l'ai jamais entendue dire « Maudits soient les Kurdes », alors que si quelqu'un mentionnait les Anglais qui étaient présents dans le pays avant ma naissance, elle ajoutait systématiquement « Maudits soient les Anglais ».

Tout le monde savait que la haine de grand-mère Rosa pour les Anglais remontait à l'époque du Mandat, lorsque son petit frère Ephraïm avait disparu pendant plusieurs années et vécu dans la clandestinité avec le Lehi, l'organisation des Combattants pour la liberté d'Israël.

Ma mère, elle, n'avait rien contre eux. Au contraire, elle disait souvent que c'était dommage qu'ils aient quitté le pays. « Peut-être que si les Anglais étaient restés, on n'aurait pas hérité des Kurdes. »

Moi j'aimais beaucoup les Kurdes et surtout la famille Barzani, qui habitait l'autre moitié de la maison de mes grands-parents. Les deux cours n'étaient séparées que par une fine clôture et, une fois par semaine, Mme Barzani allumait un feu dans la sienne et faisait cuire un délicieux feuilleté fourré au fromage fondu. Jusqu'au jour où ma mère m'interdit de m'approcher sous peine de raclée, j'attendais le moment où « la Kurde », comme l'appelait Grand-mère, m'invitait à m'asseoir par terre autour du *taboun* pour savourer le chausson qui avait un petit goût de paradis.

M. Barzani portait une robe longue – « comme les Arabes de la Vieille Ville », disait ma mère – et un turban autour de la tête. Son rire révélait sa bouche édentée, et il me prenait sur ses genoux en me parlant dans une langue que je ne comprenais pas.

« Papoutka, où ta mère a-t-elle bien pu t'acheter ? Au souk Mahane Yehouda ? C'est impossible que vous soyez de la même famille, elle et toi », plaisantait Mme Barzani.

Des années plus tard, ma tante Beki me raconta que notre famille avait un vieux compte à régler avec les Kurdes.

Mes grands-parents Ermoza avaient eu tante Beki sur le tard et elle m'aimait comme une petite sœur. Elle veillait sur moi et me consacrait beaucoup plus de temps que ma mère. Je lui servais également d'alibi quand elle retrouvait son amoureux, le bel Eli Cohen, qui était aussi séduisant qu'Alain Delon. Tous les après-midi, il arrivait sur sa moto noire rutilante, se garait à côté de l'escalier et sifflait la même ritournelle. Tante Beki sortait dans la cour, lui faisait signe, puis me traînait avec elle en criant à grand-mère Rosa : « J'emmène Gabriela au terrain de jeux. » Et avant même de lui laisser la possibilité de répondre, on était déjà en bas des marches, où attendait le bel Eli Cohen. Beki m'installait entre elle et lui, et la moto prenait la rue Agrippas jusqu'à la rue King George. En passant devant le bâtiment modeste juste en face de la parfumerie Tsila où ma mère achetait ses parfums et son rouge à lèvres, Beki disait toujours : « Voilà notre Knesset. » Un jour, on aperçut même Ben Gourion qui en sortait et se dirigeait vers la rue Hillel ; le bel Eli Cohen le suivit à moto et on le vit entrer dans l'hôtel Eden. « C'est là qu'il dort quand il vient parler devant notre parlement, dans notre ville de Jérusalem », m'expliqua Beki.

Après avoir vu Ben Gourion, le bel Eli Cohen fit demi-tour pour revenir dans la rue King George. « Eli ! Tu conduis comme un fou ! » hurlait Beki, mais il ne l'écoutait pas et filait sur sa moto, passait devant la rue Hamaalot et pilait devant l'entrée de Gan Ha'ir, le grand jardin public. Là, le rituel était toujours le même : ils m'envoyaient jouer sur la balançoire ou sur le toboggan et s'embrassaient

jusqu'à la tombée du jour. C'est seulement à ce moment-là, quand le jardin se vidait de ses enfants et de leurs mères et qu'il ne restait plus que moi dans le bac à sable, que le bel Eli Cohen me coinçait entre lui et Beki sur sa moto et nous ramenait à la maison. Ma mère, venue me chercher, criait sur sa sœur : « Mais où diable étais-tu fourrée avec la petite ? Je vous ai cherchées dans toute la ville ! » Et Beki lui répondait : « Si tu l'emmenais toi-même au terrain de jeux au lieu de rester toute la journée au café Atara, je pourrais peut-être réviser mon examen de demain, alors tu peux me dire merci ! »

Ma mère réajustait sa jupe parfaitement coupée, passait la main sur sa coiffure impeccable, inspectait le vernis rouge de ses ongles et marmonnait : « Va au diable ! » Puis elle me prenait par la main et me ramenait à la maison.

Tante Beki se fiança au café Armon. Ce furent de belles fiançailles, avec des tables couvertes de bonnes choses et un chanteur qui reprenait des airs d'Israël Itzhaki. Tante Beki avait la splendeur de Gina Lollobrigida, et le bel Eli Cohen le charme d'Alain Delon. Lorsqu'on fit la photo avec les fiancés, grand-père Gabriel s'assit au milieu, et moi je me hissai sur les épaules de mon père et vis tout le monde depuis là-haut. Ce fut la dernière photo de grand-père Gabriel, qui mourut cinq jours plus tard.

Juste après sa mort, au moment de la *shiva*, la semaine de deuil, alors que ma mère pleurait tant qu'elle s'évanouissait constamment et qu'il fallait l'asperger d'eau pour qu'elle revienne à elle, que grand-mère Rosa répétait « *Basta*, Luna ! Reprends-toi, qu'il ne nous arrive pas encore une catastrophe ! » et que

tía Alegre, la sœur de grand-père Gabriel, s'exclamait « La paix soit sur Gabriel, non seulement elle ne le pleure pas, mais elle ne laisse pas sa fille s'évanouir à cause de lui » – à ce moment-là précisément, Beki décida d'annoncer la date de son mariage avec le bel Eli Cohen. Tout le monde lui répondit : « *Mazal tov*, mais il faudra attendre un an par respect pour Gabriel. ». Et Beki rétorqua qu'il n'était pas question d'attendre un an car elle serait trop vieille pour avoir des enfants. « Dieu pardonne tes péchés, Gabriel, se lamenta *tía* Alegre, quel genre de filles as-tu élevées pour qu'elles ne t'accordent même pas le respect de l'année de deuil ? »

Ma mère, qui revenait à elle, murmura : « Grâce à Dieu, elle se marie enfin, je pensais qu'elle mourrait vieille fille », ce qui déclencha une émeute. Tante Beki courait après elle, les *sapatos* à la main, menaçant de la tuer si elle osait la traiter encore une fois de vieille fille, et ma mère ajouta : « Que veux-tu, *kerida*, c'est un fait, à ton âge j'étais déjà mère. » Tante Beki s'enfuit de la maison et moi je lui courus après dans les escaliers de la rue Agrippas jusqu'au cimetière de l'hôpital Wallach. Là, elle s'assit sur le muret, me prit à côté d'elle et fondit en larmes.

« Oh *Papo, Papo*, pourquoi tu es parti, pourquoi tu nous as quittés, *Papo* ? Qu'est-ce qu'on va faire sans toi ? » puis tout à coup elle cessa de pleurer, se tourna vers moi et me serra très fort dans ses bras : « Tu sais, Gabriela, tout le monde dit que c'est Luna que grand-père Gabriel préférait, mais moi je n'ai jamais senti qu'il m'aimait moins. Il avait un cœur d'or, c'est pour ça que tout le monde l'embobinait. Et toi, ma jolie, ne laisse jamais personne t'embobiner,

tu m'entends ? Tu vas te trouver un garçon comme mon Eli, l'épouser et être heureuse, d'accord ma mignonne ? Ne commence pas à chercher à droite et à gauche, trouve un garçon comme Eli et sens l'amour ici, dans le cœur. »

Elle prit ma main et la posa au-dessus de son ventre, au milieu de ses deux beaux seins, « c'est exactement ici, Gabriela, que tu sentiras l'amour et à ce moment-là, tu sauras que tu as trouvé ton Eli et tu l'épouseras. Et maintenant viens, rentrons à la maison avant que grand-père Gabriel ne se fâche parce que je me suis échappée de sa *shiva*. »

Finalement, tante Beki attendit un an jusqu'à la fin de la période de deuil et se maria avec le bel Eli Cohen au café Armon, là où ils s'étaient fiancés. On me mit une robe blanche pour l'occasion et on m'envoya déposer des bonbons devant la mariée avec mon cousin Boaz, le fils aîné de tante Rahelika né quelques mois avant moi, tout guindé dans son costume de mariage et son nœud papillon.

Ma mère et Rahelika étaient inséparables. Elles avaient même choisi ensemble ma robe de demoiselle d'honneur et le costume de Boaz. Quand Rahelika n'était pas chez elle, rue Ussichkin, elle était chez nous, et quand ma mère n'était pas chez nous rue Ben Yehouda, elle était chez ma tante.

Après la mort de Grand-père, grand-mère Rosa se retrouva toute seule dans leur grande maison. Elle venait de temps en temps nous rendre visite ou allait voir ses deux autres filles. Elle arrivait immanquablement avec du chocolat et des bonbons à la réglisse et nous racontait toujours des anecdotes fascinantes sur la période où elle travaillait chez les Anglais.

« Arrête un peu avec ces histoires ! s'énervait ma mère. Ce n'est pas un si grand honneur d'avoir récuré les toilettes des Anglais. »

Grand-mère ne se laissait pas démonter :

« Ce n'est pas non plus une si grande honte. Je ne suis pas née princesse comme toi, avec une cuillère en argent dans la bouche, j'ai dû nourrir mon frère Ephraïm, et en dehors de ça j'ai beaucoup appris des Anglais.

— Quoi, qu'est-ce que tu as appris des In... glais ? demandait ma mère en se moquant de sa prononciation. Et puis combien de fois il faut te le dire : *Anglais*, on dit *Anglais*. »

Grand-mère, ignorant ses sarcasmes, répondait tranquillement :

« J'ai appris à dresser une table, j'ai appris l'anglais. Je parle mieux que toi qui l'as appris à l'école des Anglais, et aujourd'hui encore ton anglais fait pitié.

— Quoi ? Moi je ne parle pas anglais ?! »

Ma mère était furieuse.

« Je lis des revues, je ne lis même pas les sous-titres au cinéma, je comprends tout !

— D'accord, d'accord, on te connaît, tu comprends tout sauf une chose, et c'est la chose la plus importante. Le respect et les bonnes manières. Ça, la reine de beauté de Jérusalem n'arrive pas à le comprendre. »

Ma mère sortait ostensiblement de la cuisine et me laissait avec grand-mère Rosa, qui me prenait sur ses genoux en me disant :

« Souviens-toi, Gabriela, il n'y a pas de travail honteux. Si, à Dieu ne plaise, tu devais un jour te trouver dans une situation où tu n'avais pas le choix

– je touche du bois –, même récurer les toilettes des Anglais, ce ne serait pas une honte. »

J'aimais beaucoup passer du temps avec grand-mère Rosa. C'était une grande conteuse et moi une excellente auditrice.

« Avant ta naissance, mais bien avant, Gabriela *kerida*, dans notre Jérusalem on vivait comme à l'étranger. Au café Europa, sur la place de Sion, un orchestre jouait et on dansait le tango, et sur la terrasse du King David il y avait le five-o'clock-tea avec un pianiste, on buvait le café dans des tasses en porcelaine fine et les serveurs arabes, que le diable les emporte, portaient le frac et le nœud papillon. Tu aurais dû voir les gâteaux qu'ils apportaient, avec du chocolat, de la crème et des fraises. Les hommes venaient en costume blanc et chapeau de paille et les femmes portaient des chapeaux et des robes comme aux courses de chevaux chez eux, en Angleterre. »

Je sus des années après qu'elle n'avait alors jamais fréquenté le café Europa ni le King David. Elle me rapportait ce qu'elle avait entendu dans les maisons où elle faisait le ménage. Elle me racontait ses rêves, dont certains finiraient par se réaliser bien plus tard lorsque Nick, son frère fortuné qu'elle appelait Nissim, viendrait en visite à Jérusalem et inviterait toute la famille pour un café et des gâteaux sur la terrasse de l'hôtel King David. Et quand le pianiste commencerait à jouer, je jetterais un coup d'œil discret à ma grand-mère, dans ses plus beaux habits, et verrais une étincelle de joie dans ses yeux et une expression de satisfaction qu'on lisait rarement sur son visage.

Grand-mère Rosa avait eu une vie difficile, elle avait vécu avec un homme qui lui témoignait du respect mais ne l'aimait pas comme un homme aime une femme. Elle n'avait jamais connu le véritable amour et pourtant, elle ne se plaignait jamais, ne pleurait pas. Même pendant la *shiva* de grand-père Gabriel, quand des rivières de larmes coulaient des yeux de ma mère et de ses sœurs et menaçaient d'inonder tout Jérusalem, elle n'avait pas versé la moindre larme, et les seules fois où elle souriait ou même riait, c'était avec moi. Grand-mère Rosa n'embrassait jamais personne. Elle n'aimait pas toucher ni être touchée. Mais moi je m'asseyais sur ses genoux, mettais mes petits bras autour de son cou et collais des baisers sur ses joues desséchées.

« Ça suffit, Gabriela, ça suffit, *basta*, tu m'embêtes », me réprimandait-elle en essayant de se débarrasser de moi, et moi je l'ignorais et l'obligeais à me serrer dans ses bras en prenant ses mains épaisses pour les mettre autour de mon corps.

Après la mort de Grand-père, Grand-mère cessa d'inviter la famille pour les repas de Shabbat et des veilles de fête, si bien que la tradition du *hamin*, le ragoût de macaronis, passa chez nous. Après le copieux déjeuner de Shabbat, j'accompagnais Grand-mère chez elle et j'y restais jusqu'à ce que Maman ou Papa viennent me chercher. J'aimais les grosses commodes en bois, les buffets et leurs vitrines remplies de services en porcelaine et en cristal parfaitement alignés, les photographies de mariage de ma mère, de Rahelika et de Beki dans leurs cadres en argent. J'aimais la grande photo de mes aïeux accrochée au mur : Grand-père, ce beau

jeune homme en complet noir et chemise blanche avec cravate assortie, un mouchoir blanc dépassant de la poche de sa veste, assis droit comme un piquet sur une chaise en bois, le bras posé sur la table, un journal roulé dans la main ; Grand-mère debout à côté de lui, vêtue d'une robe noire boutonnée jusqu'au cou agrémentée d'un pendentif en or. La robe lui arrivait presque aux chevilles et elle portait des bas noirs et des chaussures vernies. Elle posait la main sur le dossier de la chaise, sans toucher son mari. Mon grand-père avait un visage sculptural, le nez, les yeux, les lèvres presque parfaits. Grand-mère avait une tête large, des cheveux noirs qu'on aurait dits collés sur son crâne et des yeux écarquillés. Ils ne souriaient pas, fixaient l'objectif avec un sérieux abyssal. Quel âge pouvaient-ils bien avoir ? Grand-père vingt et un ans peut-être ? Et elle seize ?

Sur le mur d'en face était accrochée une grande peinture à l'huile : un fleuve entouré de montagnes aux sommets enneigés, des bateaux à voile qui naviguaient sur la rivière et des maisons en pierre qui semblaient s'y déverser. Un pont de pierre reliait les deux rives et au-dessus de tout cela, un ciel bleu dégagé traversé de quelques nuages légers comme la plume.

J'aimais la table massive recouverte d'une nappe en dentelle et le gros saladier au centre toujours débordant de fruits, les chaises rembourrées tout autour et le grand canapé rouge foncé avec les coussins brodés par ma grand-mère, parfaitement ordonnés. J'aimais les tapisseries suspendues aux murs, qui racontaient chacune une histoire différente. Mais ce que je préférais, c'était l'armoire à glace en

bois avec ses lions sculptés. Elle se trouvait dans la pièce de Grand-mère, qui faisait chambre à part. Je restais des heures devant le miroir à imaginer que j'étais Sandra Dee, que j'embrassais Troy Donahue et que nous vivions heureux pour l'éternité. J'aimais aussi la cour, partiellement protégée par un toit de tuiles qui projetait son ombre en été, avec sa clôture en fer sur laquelle pendait un bougainvillier mauve et que bordaient des géraniums plantés dans des boîtes en métal peintes en blanc. Il y avait plusieurs tabourets, la chaise en paille rembourrée sur laquelle grand-père Gabriel aimait à s'asseoir le soir, à côté de la table en bois où Grand-mère servait le dîner. Après la mort de Grand-père, sa chaise devint un monument à sa mémoire et personne ne s'y assit plus jamais.

La cour était mon royaume. Je me perchais sur un tabouret et fixais le ciel en attendant un arc-en-ciel, car un jour j'avais demandé à grand-mère Rosa ce qu'était Dieu et elle m'avait répondu que Dieu, c'était l'arc-en-ciel. Le reste du temps, je me prenais pour l'une de ces actrices hollywoodiennes que ma mère admirait tant. Dans notre ville de Jérusalem, on avait tourné *Exodus* et Paul Newman, la vedette du film, dont ma mère disait qu'il était encore plus beau que le bel Eli Cohen, logeait à l'hôtel King David. Tous les après-midi du tournage, ma mère me prenait par la main et m'emmenait à l'entrée du King David dans l'espoir de l'apercevoir. Après plusieurs jours sans succès, nous avons traversé la rue pour rejoindre le YMCA, où Maman avait acheté des billets pour cinq grouch afin de prendre l'ascenseur jusqu'au sommet de la tour, la plus élevée de